



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 43 | 4.11.2018

**Dick Marty, enquêteur-
choc et témoin-clef**

**Heidegger
par-delà le bien et le mal**

**La justice prédictive,
c'est pour demain?**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

L'*Aquarius* continue de faire des vagues en Suisse! Suite à ma tribune parue le 21 avril dans *Le Matin Dimanche* (Le verso du Verseau ou les zones d'ombre de l'*Aquarius*), SOS Méditerranée Suisse a adressé une réplique où l'on conteste certaines de mes affirmations...

L'*Aquarius* ne serait pas un «bateau pirate» — Car le Panama a accepté de lui prolonger son pavillon jusqu'à son inscription au registre allemand le 29 octobre. «*Tant qu'il ne navigue pas, l'Aquarius continue donc à remplir toutes les conditions requises pour assurer la légalité de sa situation.*» Manière ampoulée de dire que *la seule légalité pour l'Aquarius consiste aujourd'hui à rester à quai!*

L'*Aquarius* n'aurait pas sauvé des «centaines de milliers» de personnes mais «seulement» 29 523. — Au tarif que les rescapés ont dû payer aux passeurs pour s'embarquer sur la Méditerranée (3000 euros selon le grand reporter du Figaro Renaud Girard) cela fait tout de même 90 millions de chiffre d'affaires en trafic humain que l'Aquarius n'a pas contribué à enrayer, mais dont il a au contraire assuré le succès. Cela dit l'objection reste valable. Je faisais référence, «derrière l'*Aquarius*», à la flottille d'ONG travaillant en communauté d'intérêts à transporter des migrants vers l'Europe, mais *j'ai omis de préciser que SOS Méditerranée n'était pas seule à la manœuvre.* Il n'en reste pas moins que, selon les chiffres de l'Office des migrations de Genève, 617'113 migrants sont arrivés en Europe par voie de mer (et donc avec l'aide constante de la «passerelle» maritime des ONG) depuis le début 2016, soit moins de trois ans, tandis que l'011'712 arrivaient par mer en 2015. Que ces passages aient été facilités par une seule ONG ou toute une constellation, ces chiffres sont énormes et relèvent de la démographie, non du sauvetage.

L'*Aquarius* aurait respecté la légalité en refusant de débarquer ses naufragés en

Libye, bien qu'elle soit le port le plus proche, car le pays ne serait pas sûr. — C'est là une appréciation et non un fait, appréciation que le Panama, par exemple, a écartée. Pourquoi les Européens auraient-ils offert des vedettes au gouvernement libyen et investi des millions dans ses infrastructures s'il ne peut donner en contrepartie aucune garantie de sûreté?

«SOS Méditerranée ne reçoit pas de financements de l'Open Society Institute, le réseau de Georges Soros.» — Pourtant son partenaire capital Médecins sans frontières figure parmi les *«lauréats (de financements) qui sont devenus au fil du temps des alliés dans la poursuite des parties cruciales de l'agenda open society»*, selon Open Society elle-même. Cela dit, derrière les pavillons de complaisance, on croise du Soros à chaque virement de bord dans le sauvetage en Méditerranée, ainsi que nous l'avons montré dans notre dossier «*Aquarius, opération Tartuffe en méditerranée*» (Antipresse n° 41, 21.10.2018).

«Klaus Vogel n'est pas le capitaine de l'*Aquarius*». — Le cofondateur de SOS Méditerranée, auparavant capitaine de porte-conteneurs, est ainsi appelé non par nous, mais par la grande presse. C'est certes un détail, mais on imagine que SOS Méditerranée aura rectifié, par exemple, auprès de *Sud-Ouest*.

Le plus intéressant dans la réplique de SOS Méditerranée suisse, toutefois, restent les points de mon article qu'on n'a pas contestés: l'étonnante identité de ses armateurs (des retraités de Brême), la proximité de sa direction avec Frontex, l'omniprésence allemande dans l'opération.

Au moins la filiale suisse de SOS Méditerranée, en dévoilant un peu plus le cordon ombilical reliant l'*Aquarius* à l'Allemagne, nous aura-t-elle clairement indiqué quel est le pays le plus à même de lui fournir un pavillon.

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Dick Marty, une grande âme suisse

AVEC SON ŒUVRE DE PROCUREUR INTRANSIGEANT ET D'ENQUÊTEUR INTERNATIONAL, DICK MARTY S'INSCRIT NON SEULEMENT DANS LA CHRONIQUE MONDIALE DE LA LUTTE POUR LA JUSTICE, MAIS ENCORE PARMIS LES GRANDES CONSCIENCES DE L'HISTOIRE SUISSE. CELUI QUI SERAIT LE MEILLEUR CANDIDAT AU NOBEL DE LA PAIX EST AUSSI LE MIEUX PLACÉ, PAR SON INDÉPENDANCE ET SON ABSENCE DE CONCESSIONS, POUR NE JAMAIS LE RECEVOIR.

J'ai connu dans ma vie un certain nombre de Suisses illustres et méritants et parmi eux un personnage d'une grandeur surprenante pour ce pays occupé, dit-on, à couper les têtes qui dépassent. J'ai ainsi été le collaborateur, l'éditeur et le confident de Franz Weber et je range cette amitié parmi les heures lumineuses de ma biographie. Franz Weber est bien davantage que le «militant écologiste» à quoi on le résume. Il

est cet homme qui s'est dressé seul contre les promoteurs, les industriels et les massacreurs d'animaux aux quatre coins de la planète, animé de sa seule foi en une justice supérieure et de sa conviction que tout ce qui arrive en ce monde le concerne — nous concerne tous. Il illustre pleinement la haute exigence morale de Schopenhauer: «Les vrais avantages personnels, tels qu'un grand esprit ou un grand cœur, sont par rapport à

tous les avantages du rang, de la naissance, même royale, de la richesse et autres, ce que les rois véritables sont aux rois de théâtre.»

La grandeur de son esprit lui avait fait voir à l'avance, et sans trop d'analyse, les dégâts de la société industrielle sur l'environnement, mais aussi sur l'héritage de la civilisation et sur l'âme humaine. La grandeur de son cœur l'a lancé dans des assauts héroïques, absolus, allant jusqu'à l'affrontement physique et à la mise en jeu de tout ce qu'il avait. Il a remporté seul des combats où des organisations puissantes n'osaient se lancer, volant au secours des affligés et des humiliés littéralement à la manière d'un chevalier blanc.

LES GARDIENS DE L'ÂME HELVÉTIQUE

Franz Weber n'est pas qu'une lumière morale, mais encore un remède au désenchantement du monde. Il s'inscrit en même temps dans une lignée très spécifiquement helvétique, le fil d'or d'une aristocratie d'âmes qui lave à elle seule les bassesses de la Suisse en tant qu'État et que système. Saints (Nicolas de Fluë), pédagogues (Pestalozzi), philosophes (Rousseau), samaritains (Dunand), administrateurs (Wahlen), savants (Jung), écrivains (Dürrenmatt), sont les pics de vie d'un

cardiogramme historiquement plat^a. Ils assurent, ne fût-ce qu'à la cadence de quelques battements par siècle, le pouls d'un organisme qui aimerait tant n'être qu'un mécanisme.

Les grands Suisses sont des êtres profondément originaux, intrépides, asociaux, indifférents au qu'en dira-t-on, créatifs, visionnaires. Leur oubli d'eux-mêmes en fait des phares de la conscience humaine, de la conscience tout court. Pour y arriver, il est vrai, ils ont bénéficié d'un avantage déloyal sur leurs voisins, sujets des rois et des empires: la naissance dans une société de *citoyens*, largement égalitaire, sans castes, où chacun pouvait tutoyer tout le monde.

On retrouve un lointain écho de cette simplicité et de cette ardeur d'âme dans la candeur tragique d'un Jacobo Arbenz Guzmán, le fils de pharmacien suisse qui devint président du Guatemala avant d'être renversé par la CIA, comme tout chef d'État non crapuleux en Amérique latine. La Suisse-comme-marque a

^a Cette platitude proverbiale qu'Orson Welles résuma (avec l'injustice que s'autorisent les génies) par sa fameuse réplique du *Troisième Homme*: «L'Italie sous les Borgia a connu trente ans de terreur, de meurtres, de carnage... Mais ça a donné Michel-Ange, de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité, 500 ans de démocratie et de paix. Et ça a donné quoi? L'horloge à coucou!»

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

commercialisé l'idéal humanitaire, en a fait tout à la fois une filière et un filon, confondu idéal et idéologie et fait mine de croire que la tendresse d'âme des fondateurs — signe de force, non de faiblesse — pouvait se cloner en règle morale. D'où la prolifération, sur les pas d'Henry Dunant, d'une séquelle de tartuffes et de roublards.

**UN «PETIT RAPPORTEUR»?
NON, UN TRÈS GRAND**

Tout ceci pour dire que le fil d'or s'est orné, au début du troisième millénaire, d'une nouvelle étoile. En lisant les mémoires de Dick Marty, *Une certaine idée de la justice* (éd. Favre), j'ai retrouvé la charité et la conscience planétaire de Franz Weber, et cette même sourde exaspération mêlée de honte envers l'apathie des institutions et de la mentalité nationales qui dénote les cœurs rebelles et les dissidents de la plus parfaite démocratie au monde. Juriste, procureur, sénateur, Marty semble ne s'être flanqué dans les affaires les plus incertaines, les plus périlleuses, que pour écrire, à la soixantaine, l'un des ouvrages les plus riches et les plus exaltants sur le gouffre d'iniquité qu'est devenu ce monde.

Qu'avait-il besoin de ça, ce bourgeois radical BCBG, se demandait-on en découvrant les périls et les pétrins où il s'est mis. Que ce soit dans le démantèlement (par le haut, les palaces, et non par les petits dealers de rue!) des réseaux de la drogue, le pistage des vols de torture



de la CIA, la documentation de l'horreur du trafic d'organes au Kosovo, l'incrimination plus discrète mais ô combien délicate de la corruption du système politique suisse, la difficulté est toujours au rendez-vous... Déjà, se raconter en français quand on est de langue maternelle italienne? «Je dois bien constater que lorsque j'ai le choix entre deux chemins, je choisis toujours le plus difficile», confesse-t-il d'emblée.

Cet homme contrarié et donc contrariant ne s'est jamais efforcé de faire plaisir, et on le constate. Avec un peu d'onction, il eût pu glisser son nom sur les listes du Nobel. Mais l'onction ni la complaisance ne font un bon procureur ni un

enquêteur juste. Et Marty s'arrange pour déplaire à tout le monde — en premier lieu à ses propres hiérarchies — en prenant simplement au pied de la lettre les principes de base de son métier de juriste: *audiatur et altera pars* et pas de condamnation sans preuve. Les grands Suisses sont de grands ronchons et des emmerdeurs sans égal. Leur mauvaise humeur est proportionnée à notre éloignement des principes que nous prétendons défendre.

Tout est à lire et relire dans ce livre écrit et édité un peu à la hâte, mais d'une densité de microfilm et qui galope comme un thriller. On y découvre une conscience sociale plus à gauche que tous les socialistes, un individualiste plus confiant dans les libertés que les libéraux, un procureur plus attaché aux droits de l'accusé que ses propres avocats, une âme enfin et surtout avec un sens presque simenonien de la réalité des hommes et du sens vrai de leurs actes. Normal: Marty n'est pas un technocrate, mais essentiellement un littéraire, partisan de Camus-la-conscience contre Sartre le tendancieux et Aron le froid cérébral.

Et c'est sans aucun doute sa culture littéraire qui lui donne cette audace dans les actes et cette liberté de propos. Pour les besoins de ses enquêtes, Marty s'est assis à la table du Diable (en mesurant bien la longueur de la cuiller), a inspecté en détail des cloaques devant lesquels ses collègues se bouchaient le nez et les yeux. Mais la grandeur de son esprit l'a toujours protégé de la chute

dans le manichéisme et le jugement unilatéral. Vertu aussi rare que peu télégénique. Que faire d'un enquêteur qui condamne les bourreaux sans donner raison à leurs victimes?

LA BATAILLE DU KOSOVO

L'avant-dernier chapitre de son livre est particulièrement mémorable. En s'attaquant, pour le Conseil de l'Europe, à l'horrible rumeur du trafic d'organes au Kosovo, et en la menant à bout, Marty n'a pas seulement mis sa propre tête à prix, il s'est aussi mis à dos la nomenklatura de son propre pays, notoirement indulgente à la cause kosovare, et pas seulement sur les terrains de football. Sous l'impulsion irréfléchie de l'émotionnelle ministre Micheline Calmy-Rey, la Suisse fut l'un des premiers pays à reconnaître (au mépris des usages, du droit international et des résolutions de l'ONU) l'indépendance du Kosovo. La reconnaissance de cette caricature d'État sous l'impulsion américaine fut le clou dans le cercueil de l'ordre diplomatique international. Il est cocasse de penser que c'est la Suisse «neutre et pacifique» qui y a servi de marteau.

L'implication militaire de l'Occident dans la sécession illégale de cette province puis la reprise de son administration de fait par l'OTAN ont conduit à une explosion de criminalité: expulsion massive de Serbes et autres populations non albanaises, enlèvements, expropriations... enfin trafic d'organes vivants prélevés sur des Serbes tués dans la fameuse «Maison jaune» — une terrible

réalité face à laquelle le gouverneur onusien de la province, le calamiteux Kouchner, n'aura qu'un rire «obsène» (p. 246). La mauvaise volonté des puissances responsables n'a pas empêché Marty de mener une enquête exemplaire dont la seule récompense à ce jour dans son pays se résume à des brassées d'orties et des murs d'épais silence. Sans y penser peut-être, il est devenu par son œuvre le deuxième grand témoin suisse incorporé à l'histoire serbe. Le premier fut Rodolphe Archibald Reiss, le savant qui servit de modèle pour Sherlock Holmes et fondateur, à Lausanne, de la science criminalistique. Les reportages de Reiss du front serbe ont démantelé à eux seuls la propagande de Vienne contre les «barbares» que les soldats de la «civilisation européenne» pendaient en masse dans leurs villages, sans discrimination entre soldats civils, hommes, femmes ou enfants.

Les [massacres et les camps de concentration^a pour les insou-

a «les paysans qui ne sont pas tués sont expulsés ou déportés, "inaugurant" ainsi les camps de concentration répartis à travers tout l'Empire austro-hongrois. Certains retrouvèrent cette fonction durant le second conflit mondial, comme Mauthausen. L'état-major austro-hongrois considérait tous les civils serbes comme des ennemis en puissance et entendait "faire payer" à la Serbie l'attentat de Sarajevo.» R. A. Reiss, «Serbie héroïque, Serbie martyre», le désastre de 1915.

mis Serbes furent le prototype austro-hongrois des génocides nazis. Épouvanté par l'hypocrisie de l'«Europe» et la profondeur du mensonge qu'il eut à combattre, le savant Reiss est allé jusqu'au bout de l'humain en lui. Il finit par devenir simple soldat serbe. Il a fait enterrer son cœur au mont Kajmakčalan, théâtre d'une bataille décisive.

Marty, lui, est allé jusqu'au bout du juriste en lui. Il reste jusqu'au bout un magistrat intransigeant — et même sacerdotal. Après avoir décrit les mille manières dont les hommes bafouent et contournent la loi écrite, après avoir illustré comment la loi *non écrite* conduit les hommes à faire et défendre le bien, — après avoir même concédé l'impossibilité, pour un État comme Cuba, à garantir une démocratie multipartite et les pleines libertés avec un voisin aussi agressivement intrusif que la CIA (p. 81) — il se livre à un plaidoyer vibrant en faveur du règne universel du droit^b. C'est peut-être, là encore, un des traits distinctifs des géants suisses: leur idéalisme confinant à la naïveté. Une candeur nécessaire quand on a «des montagnes à soulever».

b Il s'élève en particulier contre le référendum à venir sur les «juges étrangers», qui inscrirait dans la Constitution la primauté du droit suisse sur les lois internationales (dont celles régissant la CEDH).

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

«Des chemins, non des œuvres» (2)

PRENEZ N'IMPORTE QUELLE ŒUVRE DE PLUSIEURS MILLIERS DE PAGES. EXTRAYEZ-EN QUELQUES CITATIONS AYANT UN POINT COMMUN. RENDEZ-LES PUBLICS EN LES «ANALYSANT» DE FAÇON À LES RENDRE COHÉRENTES ENTRE ELLES. IL EST FORT PROBABLE QUE VOUS OBTIENDREZ LE RÉSULTAT ATTENDU: CELUI DE RÉUSSIR À FAIRE CROIRE QUE L'ŒUVRE EN QUESTION TOURNE AUTOUR DE CE «POINT COMMUN». C'EST, EN RACCOURCI, CE QUI EST ARRIVÉ À MARTIN HEIDEGGER AVEC L'ANTISÉMITISME.

Pour comprendre les tenants et aboutissants des controverses à répétition qui entourent Heidegger et son œuvre, en particulier depuis les années 1980, l'ouvrage de référence est à mes yeux *Martin Heidegger. La vérité sur ses «Cahiers noirs»*, coécrit par Friedrich-Wilhelm Herrmann (que nous avons déjà évoqué la semaine dernière) et Francesco Alfieri, professeur de phénoménologie de la religion à l'Université pontificale de Latran (Vatican) et assistant personnel du professeur von Hermann. Ce livre a été publié en italien en 2016 et en français en 2018 chez Gallimard, dans une traduction de l'italien et de l'allemand par Pascal David, qui est également le traducteur du deuxième volume des *Cahiers noirs* qui paraîtra en novembre, la traduction du premier paraissant simultanément ayant été réalisée par François Fédier. C'est de ce livre que sont extraites les citations qui émailleront cette chronique, sauf indication contraire.

La «querelle» qui s'est développée autour de la révélation des contenus des *Cahiers noirs* n'est en réalité que la réactivation d'une controverse

plus ancienne: c'est en 1987 que le philosophe chilien Victor Farías lança la première grande attaque, dans *Heidegger et le nazisme*(1). Bien que l'élève de Heidegger et philosophe allemand Hans-Georg Gadamer fut à l'époque «monté au front» pour contester l'antisémitisme attribué à Heidegger, le livre de Farías resta la base de lancement de l'instrumentalisation de son œuvre, et la recherche de preuves concrètes de son antisémitisme fut dès lors l'unique objectif de certains chercheurs. Par exemple en 2005, dans *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Emmanuel Faye avait lui aussi recherché dans les œuvres antérieures (1929-1934) à la publication des *Cahiers noirs*, les preuves d'un antisémitisme inscrit au cœur de l'œuvre.

Lorsque le livre *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les «Cahiers noirs»* parut en 2014, ce fut sur la base des 14 allusions aux juifs et au judaïsme, qui représentent trois pages de format A4 sur les quelque 1'240 pages que comptent les trois volumes de l'œuvre complète des *Cahiers noirs* couvrant la période



F.-W. VON HERRMANN ET M. HEIDEGGER DANS LA DERNIÈRE RÉSIDENCE
DU PHILOSOPHE À FRIBOURG, EN 1974 (COLLECTION PRIVÉE)

de 1938 à 1948(2), que son auteur Peter Trawny construisit sa thèse de l'antisémitisme «inscrit dans l'histoire de l'être»: «*Il se réfère au "récit" heideggérien de l'histoire de l'être tel qu'il se déploie entre le "premier commencement", inauguré par les premiers penseurs grecs, et "l'autre commencement", dont le philosophe [Heidegger] espérait qu'il se réalisât chez les Allemands.*» On est bien là au cœur de la pensée de Heidegger, avec les sept traités concernant l'histoire de l'être et sa contestation de la métaphysique qui constituent le croisement des chemins de sa pensée. Il est d'ailleurs à noter que Heidegger commença à rédiger les *Cahiers noirs* en 1931, l'année même où commença l'aventure de ces traités, après la parution en 1927 de son premier livre capital, *Être et temps*. Trawny recense trois types d'antisémitisme présents chez Heidegger. Malheureusement (pour lui!), il ne

va pas jusqu'au bout, puisque c'est à l'intérieur de sa critique de la modernité(3) (les «*Temps nouveaux*») et de «*la tyrannie de la technique*» que le philosophe allemand inscrit sa critique des juifs et du judaïsme. Et que la pensée de cette critique de la modernité, quitte à être «anti», est tout autant, voire davantage, orientée dans d'autres directions: antiaméricanisme, antibolchevisme, antinational-socialisme («*Le national-socialisme est un principe barbare*»). Sans oublier le christianisme, et en particulier l'Église catholique, qui sont bien davantage ses cibles que le judaïsme.

La philosophe italienne Donatella di Cesare a quant à elle développé une autre approche de l'antisémitisme présumé de Heidegger dans *Heidegger e gli ebrei*(4) (2014), celle d'un «antisémitisme métaphysique». Si elle reconnaît ne pas trouver trace chez Heidegger d'un antisémitisme

de type racial(5), elle affirme en revanche qu'il en existe une autre forme qui a une portée spécifiquement «philosophique»: «*En premier lieu elle postule que Heidegger développe une "métaphysique du Juif"*(6), *ce qui signifie que Heidegger, en dépit de sa critique de la métaphysique, en serait l'héritier quant à la manière de poser la question relative aux Juifs.*» De la *métaphysique du Juif* au *Juif métaphysique*, il n'y a qu'un pas qui permet à Di Cesare de dire qu'aux «Juifs réels» «*viennent se substituer [chez Heidegger] trois abstractions: 1) le Juif en soi (der Jude); 2) la judéité, à savoir la quidditas(7) du Juif (das Jüdische); 3) le judaïsme vidé de sa propre histoire* (das Judentum).*» Elle reproche finalement à Heidegger d'être souillé par cette «faute» qu'il a lui-même imputée à l'histoire de l'Occident, la «faute de la métaphysique», ce qui constituerait selon elle le *nauffrage* de sa pensée philosophique.

Elle adhère à la thèse du chercheur américain David Patterson qui, dans un article publié en 1999, alla jusqu'à accuser l'ensemble de la philosophie allemande, à partir de Kant, d'être à l'origine du nazisme: «*L'histoire d'un courant majeur dans la pensée occidentale est l'histoire d'un combat visant à éliminer Abraham et le Dieu d'Abraham de la vie humaine. Par conséquent, l'Holocauste a eu lieu non pas malgré mais, en partie du moins, à cause de la civilisation occidentale telle que l'a façonnée la philosophie européenne. Cela n'est pas survenu du fait d'un effondrement de*

la philosophie mais, en partie, comme son accomplissement. Et le nazi (sic) Martin Heidegger a constitué le point culminant de ce processus.»

Le livre de Friedrich-Wilhelm von Herrmann et Francesco Alfieri(8) est à mes yeux de grande valeur: outre les très nombreux extraits (en allemand et en français) qu'il propose et commente — et qui éviteront à de nombreux lecteurs de devoir se plonger dans les *Cahiers noirs* eux-mêmes — il ne rechigne pas devant l'exposition des nombreuses accusations portées à l'encontre de Heidegger — y compris les plus pertinentes et difficiles à «contrer» —, et les analyses et arguments qu'il leur oppose cherchent à *démontrer*, pas à *démonter*. Il fait œuvre de salut public, dans la mesure où, comme l'écrit le traducteur dans sa postface: «*Friedrich-Wilhelm von Hermann décrit ici très exactement la "naïve" réception des Cahiers noirs par l'opinion publique formatée par la presse, notamment en France, instrumentalisée et manipulée qu'elle a été sur la base de la "collation superficielle [par Peter Trawny] de quelques notes de Heidegger", à savoir au mépris de la plus élémentaire scientificité, de ce que l'on appelle encore un simple montage de citations, extraites de leur contexte et dès lors débitables en coupures de presse.*»

Les *Cahiers noirs* sont le fruit de «*notes nuitamment jetées à la hâte sur le papier lors de moments d'insomnie de Heidegger — il faudrait pouvoir réentendre à leur sujet le sens propre du terme élucubrations, rendu inau-*

dible par son sens péjoratif — et soigneusement reportées le lendemain sur des cahiers de travail à couverture noire en toile cirée, des Notizbücher, comme les appelait Heidegger [...]. ». On regrettera d'ailleurs, comme le traducteur, le choix orienté de l'éditeur de sous-titrer «Cahiers noirs» plutôt que «Cahiers de travail» cet ensemble, qui est un complément à l'œuvre philosophique publiée.

L'édition française des *Cahiers noirs* reprend le découpage de l'édition complète (*Gesamtausgabe*) allemande et se fera donc en cinq volumes, les cahiers contenus dans les trois premiers étant nommés par Heidegger *Réflexions* (*Überlegungen*) et ceux des deux derniers volumes *Remarques* (*Anmerkungen*(9)). Le premier volume contient les *Réflexions II-VI* (le premier cahier ayant disparu) (1931-1938), le deuxième *Réflexions VII-XI* (1938-1939). On peut constater que Heidegger écrivit autant dans ses *Cahiers* dans les années 1931-1938 que durant les six années précédentes.

Pour conclure, je citerai une nouvelle fois le traducteur Pascal David, cette fois-ci à partir de son introduction du livre de von Hermann et Alfieri: «*Martin Heidegger fut et restera tout autant dans les années à venir un grand penseur auquel on ne peut se confronter que philosophiquement et non en termes politiques et idéologiques, tout comme lui-même s'est confronté aux penseurs du passé [...].* » C'est indéniable, et c'est essentiel.

1. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si aucune édition de ce livre n'est plus disponible de nos jours. Sa crédibilité a-t-elle fini par être suffisamment ébranlée pour qu'aucun éditeur ne prenne plus le risque de le rééditer ?
2. Les volumes 95 à 97 de la *Gesamtausgabe* publiés par Klostermann Verlag.
3. Qui rappelle celle de Bernanos, notamment dans *La France contre les robots*, qui lui est contemporaine (1944), et que nous avons abordée dans *Antipresse* n° 55 (18 décembre 2016).
4. Donatella Di Cesare, *Heidegger, les Juifs, la Shoah. Les cahiers noirs*, Editions du Seuil, coll. «La librairie du XXIe siècle», 2016. Cette philosophe italienne est par ailleurs membre du comité scientifique du musée de la Shoah.
5. On a déjà évoqué le fait que Heidegger se positionna clairement contre le racisme biologique des nazis, qu'il trouvait barbare et dégoûtant.
6. Sans entrer dans des explications détaillées, je précise que, de mon côté, je fais le choix d'orthographier toujours «juif» sans majuscule (ce n'est pas une nationalité en tant que tel), mais que je respecte la graphie des auteurs qui lui préférèrent «Juif».
7. Terme latin (en français quiddité) de philosophie signifiant «l'essence d'une chose (en tant qu'exprimée dans sa définition) », selon la définition qu'en donne le *Petit Robert*.
8. *Martin Heidegger. La vérité sur ses «Cahiers noirs»*, Gallimard, coll. «L'infini», 2018.
9. Le dernier volume (tome 98 de la *Gesamtausgabe*) n'est pas encore paru.

FUTURISK par Sébastien Fanti

La justice prédictive

D E L'OXYMORE À LA CONCRÉTISATION OU LA RÉVOLUTION COPERNICIENNE DU SYSTÈME JUDICIAIRE

2 novembre 2018

Tom Shark en a assez. Il vient de parler, pour la énième fois, avec son avocat et force est de constater que la justice est une notion désormais connexe à la fantaisie. Cela fait deux ans qu'il attend que la Cour qui doit trancher son affaire patrimoniale daigne se prononcer! Pour une valeur litigieuse de 20'000 francs, le dossier lui a déjà coûté une somme supérieure en avance de frais, expertise et honoraires d'avocat. Le seul argument du Juge consiste à dire qu'il a trop de travail. Son avocat, en vieux briscard des prétoires, lui indique que le Juge commet certes un déni de justice en ne rendant pas sa décision alors que le dossier est constitué depuis deux ans, mais qu'il ne faut pas s'en plaindre sous peine de voir ses chances de succès se réduire comme peau de chagrin. En clair, faire constater le retard conduirait à s'aliéner le Juge. Il existe de surcroît un *gentlemen's agreement* entre magistrats et avocats qui prévaudrait et empêcherait son mandataire de se plaindre de ce regrettable état de fait. Tom rétorque qu'à l'aune des avances de frais sollicitées cela n'est guère sérieux et qu'il serait préférable de remplacer ces hommes par des robots.

2 novembre 2027

Tom Shark consulte le site internet de la justice de son Canton et constate, après s'être logué, que l'analyse préliminaire réalisée par l'intelligence artificielle est terminée. Il avait déposé sa requête, sans le concours d'un avocat, il y a de cela moins d'une semaine. Après

que la partie adverse a eu l'occasion de se déterminer électroniquement relativement à sa prétention en paiement d'une somme de 20'000 francs, le logiciel de justice prédictive Poisson 2.0 a étudié tant les chances de succès que la question préliminaire de l'octroi de l'assistance judiciaire. Il a estimé que les arguments de Tom étaient, sur la base d'une comparaison avec 1500 jugements, dignes d'être acceptés à 54.6 %. L'assistance judiciaire lui serait donc octroyée pour initier la procédure formelle. À ce stade, il lui est demandé de confirmer qu'il souhaite introduire action, auquel cas la partie adverse, qui a également axé au résultat de cette analyse, sera nantie de cette décision. Il lui est également possible d'opter pour une médiation ou un arbitrage, moins formels et plus rapides encore. Tom choisit cette dernière option, car son coût est moindre. À ce stade, il a payé 100 francs pour obtenir une première analyse de son dossier et le coût total à l'issue de l'arbitrage ne devrait pas dépasser 500 francs, hors frais d'expertise. En définitive, une transaction est venue à chef entre les parties et il a reçu la somme de 11'000 francs de la partie adverse, le logiciel d'arbitrage ayant axé son raisonnement sur les mêmes éléments saillants que celui du Tribunal. La procédure a duré 41 jours.

Analyse critique

La justice prédictive est en passe de devenir réalité. Elle est paradoxalement éminemment conservatrice puisque, par nature, elle ne peut être prédictive qu'à

travers l'analyse des décisions passées offrant conséquemment la probabilité d'une solution donnée. À titre d'exemple, les évolutions sociétales ne sont pas (encore) prises en considération, notamment par le biais de l'intégration des critiques doctrinales d'une jurisprudence établie.

Il a été démontré que les algorithmes utilisés pour calculer le risque de récidive des prévenus reproduisent les biais ou préjugés sociaux de leurs concepteurs. Le juge et les parties doivent donc pouvoir débattre du contenu et des résultats

des algorithmes — ceux qui suggèrent des réactions et, plus encore, ceux qui proposent des solutions — pour être en mesure de ne pas subir passivement leurs résultats, le cas échéant.

Il existe également un risque qu'un magistrat adopte le réflexe de se ranger à l'avis majoritaire.

En définitive, nous devons nous poser la question des limites intangibles de la justice prédictive. Comme le dit avec pertinence Me Louis Boré, je dois pouvoir regarder dans les yeux celui qui m'envoie en prison.



SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Déboires

Les journalistes se gargarisent avec les «déboires judiciaires» de Mélenchon. Ils ne croient pas si bien dire. C'était pour désigner le mauvais arrière-goût des breuvages qu'on usait de ce mot: «Un vin

qui n'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux», nous disait Boileau.

Evoquer ses *déboires* c'est en fait, bien inconsciemment, compatir à son dégoût d'une justice décidément trop amère.



TURBULENCES

SUISSE | Place aux héros oubliés

La Suisse a ses héros, souvent méconnus. Ce 10 novembre, pour la première fois, un hommage particulier va être rendu à Lausanne aux soldats suisses qui se sont engagés comme volontaires du côté français pendant la guerre de 14-18 et qui y ont laissé leur vie. Grâce à un important travail de mémoire, on sait maintenant qu'ils ont été près de trois mille à tomber au champ d'honneur d'un pays qui n'était pas le leur. Parmi eux, des descendants de Français bien sûr, mais aussi des amoureux de la France. Cendrars qui s'était engagé par idéal a survécu, mais y a laissé son bras droit. C'est de la main gauche qu'il a écrit son témoignage *La Main coupée*.

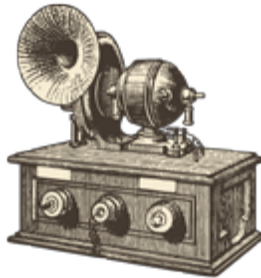
Il faut bien l'avouer: l'héroïsme ne fait plus partie du label de qualité suisse. Par chance, nous sommes restés à l'écart des conflits où nous aurions pu manifester cette vertu tant cultivée sur les champs de bataille de la Suisse mythique. La paix éternelle et la neutralité ne sont pas un bouillon propice à la culture de la bravoure.

Voici un exemple où l'acte d'héroïsme a consisté au contraire à refuser pour un Suisse de faire valoir sa nationalité. Le

héros s'appelle Nicolas Küng. Il est né en 1917 dans un village russe où son père, un fromager bernois, avait émigré avant la révolution. Enfant surdoué, il apprenait dès l'âge de neuf ans à lire aux paysans des environs. Après des études universitaires à Leningrad, il enseigne l'histoire, lorsque la guerre éclate. Fait prisonnier, il est emmené en captivité en Allemagne. Son origine suisse lui aurait permis de quitter sa prison et de pouvoir regagner sa patrie, mais il reste solidaire de ses camarades de combat. Il est envoyé à Buchenwald. Dans ses mémoires, il raconte comment il réussit à créer dans le camp une petite école clandestine et à donner aux enfants prisonniers une raison d'être et d'espérer. A la libération, il reprend son métier d'enseignant, mais en 1949 il est accusé de s'être livré aux Allemands et d'avoir été leur espion. Mis en examen, il passe un an à l'isolement avant d'être relaxé. Quand il meurt à 92 ans, la filiale du musée de la Victoire, à Krasnogorsk près de Moscou, lui a déjà fait une place de héros, en le citant comme exemple d'humanité.

JMB/ 03.11.2018

Sources: [Le Régional](#) | [aif.ru](#)



Pain de méninges

«UNE CERTAINE IDÉE DE LA JUSTICE» (EXTRAITS)

[*Une justice de classe?*] Curieusement, lorsqu'un s'attaque à la criminalité des collets blancs, on rest rapidement étiqueté soit de procureur d'assalto (procureur d'assaut), soit de gauchiste. Comme si s'en prendre aux délinquants qui sont le mieux intégrés dans la société et qui nous ressemblent le plus par leur style de vie constituait une intolérable atteinte à l'ordre social. S'il nous arrive de poursuivre des politiciens, on n'échappe pas à l'accusation de harcèlement et de persécution partisane.

[*Une presse libre face à la CIA?*] Dans le classement de l'indice de liberté de la presse, Haïti précède nettement l'Italie, par exemple, alors que Cuba est juste un peu mieux que la Chine. Mais combien d'Haïtiens profitent vraiment de cette liberté de la presse? La question mérite d'être posée: dans un environnement international aussi hostile et menaçant, l'Etat cubain aurait-il pu assurer une telle protection de sa population avec un système de partis et une presse libre? La question peut paraître blasphématoire, mais j'avoue me l'être posée. Le rôle de la CIA en Amérique du Sud est bien connu: par le biais de financements de médias, de partis et de mouvements en tout genre, elle a contribué à renverser des régimes qui ne lui convenaient pas. L'agence américaine dispose notoirement d'un budget colossal pour conditionner l'opinion publique?

[*Lumumba, Sankara et autres combattants pour la liberté assassinés en Afrique.*] Pourquoi est-ce que je raconte tout cela? Parce que ces personnages ont eu une certaine influence sur mon mode de penser, ils m'ont fait comprendre qu'il fallait être prudent avant de juger et de se laisser entraîner par la pensée dominante qui veut toujours représenter les faits comme une confrontation inéluctable entre le bien et le mal, entre les gentils et les méchants. C'est aussi de cette façon, par exemple, qu'on présentera les conflits dans les Balkans ou en Syrie.

— Dick Marty, *Une certaine idée de la justice* (éd. Favre)

AGENDA

- ✿ A ne pas manquer! ce dimanche 4 novembre, les Beaux parleurs (RSR1 11h-12h30), reçoivent le sénateur **Dick Marty**, héros du «Bruit du temps» de cette semaine et auteur de Une certaine idée de la justice (éd. Favre). Avec un courage et une probité exemplaire, du Kosovo aux prisons secrètes de la CIA, Dick Marty a osé posé des questions gênantes sur tous les sujets qu'on préfère passer sous silence. (SD)

- ✿ Dévoilement de la **plaque en mémoire du grand poète serbe Jovan Dučić** à Genève en présence de Mme Snežana Janković, ambassadeur de Serbie, M. Dejan Zlatanović, représentant de la Serbie auprès des Nations-Unies, ainsi que d'un représentant du Conseil administratif de la ville de Genève. Avec une allocution de Milovan Danojlić, écrivain, traducteur et poète bien connu, ainsi qu'une lecture de textes choisis, par Slobodan Despot. **Lundi 5 novembre 2018, 12 heures, rue de Candolle 32**. La cérémonie sera suivie d'un cocktail au Palais Eynard (Rue de la Croix-Rouge 4).



L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.
 Faites-la connaître autour de vous!
 Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

<https://antipresse.net/dons/>
<https://antipresse.net/drone/abonnement>